

Découverte de Fernand Ferré ou un professeur écrivain à Rouen.

Numéro d'inventaire : 1978.00606 (1-2)

Auteur(s) : Fernand Ferré

Type de document : livre

Date de création : 1975 (restituée)

Description : (1) brochure agrafée avec couverture de carton jaune pale, imprimée en noir. (2) lettre manuscrite à en-tête de l'Université de Rouen (8 p.)

Mesures : hauteur : 210 mm ; largeur : 150 mm

Notes : (1) Datation d'après un article de "Paris Normandie" du 2 décembre 1975, annonçant la publication de la brochure. Hommage à Fernand Ferré par un de ses anciens élèves (Jacques Junca), un de ses condisciples de l'école normale de Lyon (Léon Émery) et son fils (Gilbert Ferré) + des extraits de quelques uns de ses livres. (2) Lettre du 30-XII-1973 de J. Vidalenc, professeur d'Histoire à l'Université de Rouen, sur un projet de publication du récit "Enfances" de F. Ferré.

Mots-clés : Iconographie, biographies, souvenirs de pédagogues

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 28

DÉCOUVERTE DE
FERNAND FERRÉ
OU
UN PROFESSEUR
ÉCRIVAIN A ROUEN

ARTICLES DE
Jacques JUNCA
Léon EMERY
Gilbert FERRÉ
suivis de
TEXTES DE L'AUTEUR

Regards d'un élève sur Fernand FERRÉ

Ce que j'évoque quand je pense à Fernand Ferré c'est son enseignement à l'Ecole Normale de Rouen puis toute une correspondance dont j'ai été l'objet pendant plus de vingt ans. Je ne recevrai plus hélas ! ses lettres dont la réception de chacune faisait palpiter mon cœur comme un oiseau aux ailes trop larges dans une cage trop étroite ; et il me reste au cœur le même oiseau mais couvant, les ailes repliées et l'œil fixe, un immense souvenir. Je me dois de dire que ce n'est qu'à sa mort que je me suis rendu compte avec effroi combien son souci constant de m'aider a été très peu payé du souci (qui aurait dû être symétrique) de m'intéresser vraiment à tout ce qu'il produisait et enfouissait dans ses tiroirs. Est-ce que je n'ai pas osé le lui demander ? ou égocentrisme ? Lui, en tous cas, éprouvait beaucoup de joie de mes découvertes dans cette correspondance. Et, quant aux instants de ces lettres où il s'est livré, ils sont tellement de circonstance, je veux dire : ils sont tellement liés à ce qu'il a pensé qu'alors il devait me dire de lui pour m'aider, que je n'appelle pas cela assouvir le plaisir de l'écrivain de se livrer pour se délivrer, mais encore se donner. Et il s'arrêtait pile où il croyait qu'il cessait de m'être utile.

Certes l'homme, à l'Ecole Normale, provoquait des impatiences. Mais je peux assurer que ceux chez lesquels il a provoqué ces impatiences pour ne pas dire plus (« Le Vieux » comme ils l'appelaient) ont fini par prendre conscience qu'ils n'en ont pas moins été faits ce qu'ils sont, surtout par lui. Peut-être illustre-t-il la fin d'une époque où les professeurs d'un certain niveau marquaient leurs élèves ?

Ce que je peux dire de lui est infini et donc indicible. Je pourrais essayer quand même en y mettant un certain ordre — mais qui lasserait. Aussi, je préfère choisir ces quelques points que mon souvenir privilégie je ne sais pourquoi à moins que mon inconscient et mon préconscient le sachent fort bien, eux.

Il avait remarqué que nous ne réussissions pas dans l'ensemble dans les dissertations qu'il était tenu de nous donner au niveau de la formation professionnelle en deux ans, et, d'abord, que nous ne nous sentions pas concernés par ces dissertations. C'est pourquoi il nous avait demandé de lui remettre à la place chaque trimestre deux travaux, l'un de culture générale, l'autre de pédagogie, que nous aurions choisis et pour lesquels nous aurions fait des recherches. Mais alors, ils devaient présenter un certain volume et ils seraient corrigés et notés avec l'optique relative à ce genre de travail. Le procédé nous a plu, il a été à l'origine d'exposés et d'une ou deux grandes vocations. Quand on connaît l'époque où cela a été fait, on mesure quel risque il avait pris face à l'administration.

Comme il avait noté la difficulté de plus en plus grande des enfants à écrire, il avait rédigé un ouvrage d'apprentissage de la langue avec exercices. Un spécialiste aurait senti entre autres choses dans ce travail (que je conserve) le lecteur qu'il était de Bopp, de Bailly, de Vendryès et de Saussure que presque tout le monde ignorait à l'époque. C'était une manière de voir déjà structurale, certains termes linguistiques en moins, disons, dont il n'a pas voulu user. Le projet a bien sûr effrayé les éditeurs d'alors. On y voyait à plein cette idée qu'on apprend à s'exprimer en s'assimilant le plus qu'on peut la technique d'une langue ; et prenant à dessein un exemple dans un genre différent pour illustrer son idée, il disait que Beethoven n'aurait jamais songé à aucune symphonie indépendamment de ses connaissances de la musique. Mais cela dit, par une autre pente, il a été de plus en plus conduit, surtout vers la fin de sa vie, à cette autre idée qu'on ne devient pas vraiment écrivain (ou quoi que ce soit : musicien, peintre) à force d'être « artisan en chambre ». On peut certes par le travail améliorer sa langue. Il n'en reste pas moins que le génie ou le grand talent ne s'acquièrent pas et que les efforts qu'on fait trouvent une limite. En témoignent les grands écrivains, non livresques souvent. Et, disant cela, il songeait à lui, j'imagine.

Il était farouchement antistalinien. Et l'un de mes camarades avait eu quelque histoire avec l'Ecole et lui pour des ouvrages de propagande stalinienne (je crois) qu'on aurait trouvés dans ses armoires. Un écho de cette histoire est alors parvenu jusqu'à la « Chambre des députés » où le nom de Ferré a été même prononcé (« Les gens qui sont là, disait Fernand Ferré, seraient sortables s'ils n'étaient pas députés »). Mais l'essentiel est ici : à savoir ce qu'il nous a dit, l'histoire ayant enfin trouvé sa résolution et chacun ayant dû épousseter son plumage de la boue reçue : « Désormais je vous ferai du bien, si je peux avoir à vous en faire encore, mais sans que vous en sachiez rien ».

Il était parfois agacé par la gloire de Valéry et il disait de lui qu'il aurait écrit : « Il pleut ! » et un vain public aurait crié au miracle. On sait en particulier la fameuse phrase de l'auteur que tout le monde avait alors à la bouche, sous la plume et presque dans les pieds et qui était censée être une critique du roman comme genre littéraire authentique. Il ne voulait plus que la marquise sorte à cinq heures. A quoi Fernand Ferré répondait que c'était ridicule et le grief d'un écrivain abstrait contre un genre concret, le roman, dans lequel celui-ci sentait qu'il ne réussirait pas ; et on n'aime pas ce qu'on ne réussit pas, quelquefois. Car enfin, disait-il, supposons que la marquise apprenne d'une façon ou d'une autre (la question n'est pas là) que des agitateurs en ces temps incertains risquent de lui faire un mauvais coup comme elle se rend en Rolls chez la duchesse accoutumée de ses vendredis et qu'elle y aille quand même, voilà qui vaut la peine d'être dit, voilà qui est justifié par le contexte et nous livre sur cette marquise têtue et formaliste des choses infiniment fines.

Comme il voyait qu'on m'avait reproché d'user d'une langue trop classique, c'est lui qui, dans sa dernière lettre à moi, lui, le pur, l'archi-pur, le trop pur, l'homme aux termes propres et aux tournures admises, l'homme de la chasse aux hiatus, aux compléments de noms en cascade,

